

PREF' canard 22#

- duo de nouvellistes -

Yan LESPoux

Juan PÉault



Avec Presqu'îles et Vermine !, ces deux auteurs ne manqueront pas de vous surprendre et de vous faire marrer (avec parfois un certain grincement, il est vrai).

Yan Lespoux a grandi dans le Médoc et enseigne à l'heure actuelle l'occitan à l'université Paul Valéry- Montpellier 3.

Il anime régulièrement des débats d'auteurs dans des festivals, et organise des rencontres avec Olivier Pène et Hervé Le Corre à la Librairie La machine à lire à Bordeaux.

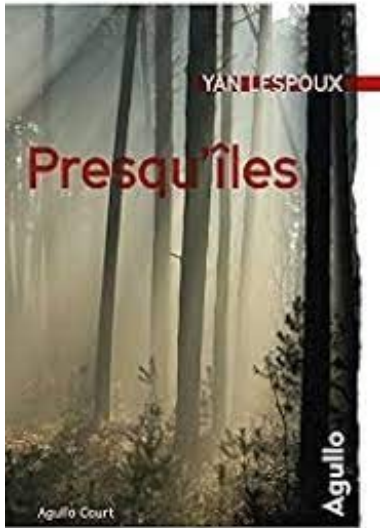
Il collabore à diverses revues (Marianne, Alibi, Sang Froid, 813) pour lesquelles il chronique des romans noirs. Et il a également créé un blog : www.encoredunoir.com, devenu une référence dans l'univers du polar.

Presqu'îles est son premier recueil de nouvelles.

Le mot d'**Hervé Le Corre** :

« On pourrait passer en revue toutes les histoires de ce recueil tant elles collent à la mémoire, comme la résine aux doigts avec cette odeur forte. Yan Lespoux écrit sans lyrisme, sans pathos, au plus près de son sujet. »





Presqu'îles s'écrit au pluriel car on y croise une multitude de destins, dont le trait commun est de basculer d'un détail, comme la biffure résineuse d'une aiguille de pin qui écharde un pied nu.

Ces 33 nouvelles prennent assises au coeur des pins, dans ce Médoc landais bordé de l'estuaire et de l'océan, gorgé de marais.

Mais par delà cet espace extrêmement bien décrit (précieuses archives désormais que le feu en a saccagé une portion de verticalité), monte un sentiment dont n'importe quel paysage peut être la proie : la solitude.

Yan Lespoux transmute cette *langue d'eau salée*, qui sépare la presqu'île du continent, et enclave les hommes dans une solitude rude, *en un langage incisif, précis, tranchant parfois*, sous couvert de pins et sur la strate meuble d'une narration en laquelle les personnages finissent par s'embourber.

La langue lespousienne rapproche tant le lecteur du personnage, que le premier peut s'y reconnaître et s'y confondre. Personnages, lecteurs et auteurs ne forment-ils pas ainsi une communauté insoupçonnée de solitudes ?

Avec ce goût de sel dans la bouche, c'est aussi une langue facétieuse qui questionne : que signifie en être ? Le territoire nous appartient-il ou est-ce lui qui nous possède ? Et qu'en est-il s'il se refuse à nous ?

Extrait - « Le Parisien », *Presqu'îles*, p 44-45

« Le Parisien, c'est une sorte de Bordelais. D'ailleurs, parfois, c'est même un Bordelais. C'est juste que l'on dit que c'est un Parisien parce que c'est plus pratique et que ça permet de ne pas le confondre avec le Bordelais qui habite là toute l'année, même s'il est de Bordeaux.

Le Parisien, lui, il a une résidence secondaire. Il la loue pendant l'été et il vient pendant les petites vacances. A ceux à qui il loue pendant l'été, il vante le climat et les nombreux commerces. Mais quand il vient, il se plaint que rien n'est jamais ouvert et aussi qu'il pleut tout le temps, ou qu'alors, quand il ne pleut pas, il y a du brouillard. Toute cette humidité, quand la maison reste fermée tout l'hiver, ça fait moisir les draps dans les armoires. C'est horrible. Il aurait mieux fait d'acheter une maison sur la Côte d'Azur, tiens.

A la saison des cèpes, vous le croisez dans les bois. Pile dans votre coin. Généralement, quelqu'un qui s'est dit qu'on ne perd rien à se faire bien voir d'un Parisien, surtout s'il travaille dans un Ministère – ou un bordelais, surtout s'il est chef de clinique – lui a montré l'endroit en lui disant de surtout ne pas le répéter. Du coup, vous n'avez pas fini de le croiser. Et bientôt vous croiserez aussi ses amis. Vous le reconnaissez assez facilement. Il a un grand panier en osier au fond tapissé par du tissu écossais, des bottes

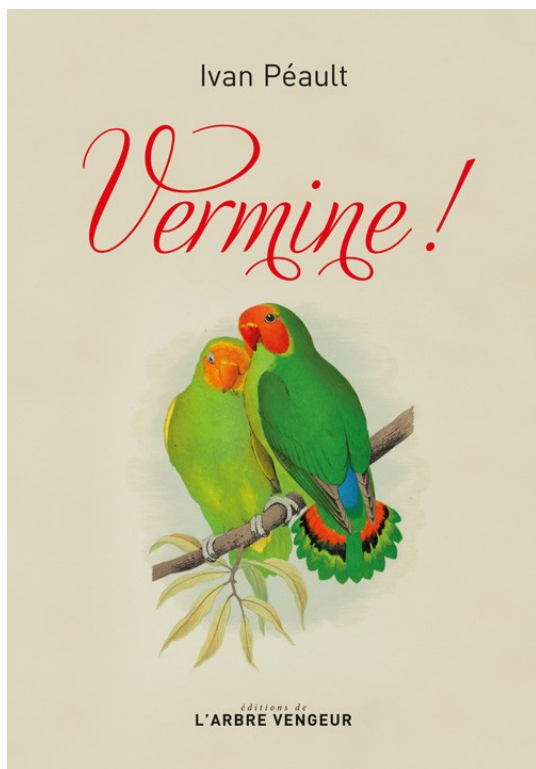
et un pantalon de treillis Aigle avec l'extérieur ciré pour se protéger de l'humidité et une veste doublée apparemment par la même couturière qui a fait le fond de son panier. Quand il vous a repéré, il vous demande si vous êtes du coin. Si vous répondez que non, parce que vous n'avez pas envie de discuter, il vous explique une fois sur deux qu'alors vous n'avez rien à faire ici, que c'est réservé aux gens du coin. S'il est particulièrement à l'aise, il vous dit même que vous êtes chez lui, que c'est une propriété privée, et que vous feriez mieux de déguerpir. L'autre moitié du temps, il est juste déçu. Parce qu'en fait il est perdu et qu'il aurait bien aimé tomber sur quelqu'un qui soit capable de lui indiquer où se trouve sa voiture. »



Ivan Péault s'est livré, en exclusivité pour *Pref'canard*, à l'écriture d'une amusante autobiographie, en laquelle on saura reconnaître les deux aspects, fusion/fission, du style néo-nucléaire, le style bombe atomique, quoi !



« D'après mes personnages (après tout, ce sont eux qui me connaissent le mieux), je ne suis qu'un jean-foutre. Vu la fâcheuse habitude que j'ai prise de les malmener, je ne peux pas leur en vouloir. Des heures à les torturer sur la ligne pour parfois finalement les faire disparaître en un claquement. Cette manie m'a pris jeune, puis elle est revenue à l'approche de mes 40 ans (chacun en déduira ce qu'il veut). Dans l'intervalle, j'ai organisé quelques belles manifestations culturelles dont je n'ai pas à rougir, monté un bar coopératif qui fut un haut-lieu poitevin le temps que l'aventure a duré et vadrouillé de service culturel en centre socio-culturel cherchant toujours une harmonie impossible à trouver. Maintenant, je ne bouge plus, j'écris, et c'est comme ça que j'avance. »



La présentation par *L'arbre Vengeur*

« Ivan Péault débarque avec fracas en littérature avec ce premier recueil de treize nouvelles qui signale un talent évident, une dilection pour les situations tangentes et un goût pour la provocation parfaitement contrôlée. On en jugera avec celle ouvrant le livre qui nous fait partager le quotidien d'un charmant couple de petits vieux qui ont promis que rien ne les séparerait sinon la mort qu'ils rejoindraient ensemble : une magnifique intention qui va se heurter à la furieuse et inavouable envie de vivre de l'un des deux quand l'autre se voit attaqué par un cancer malvenu...

Avec des titres comme *Autobio d'un Bic* ou *Gastroman*, on comprend qu'Ivan Péault aime mettre les pieds dans le plat et que sa viande se mange froide, bien froide. »

Et oui, comme l'indique *l'Arbre vengeur*, les treize nouvelles d'Ivan Péault nécessitent qu'on se mette à table, mais attention ! Si la cuisine qu'il nous a concoctée regorge de fantaisie, son imagination déborde parfois de la casserole, comme la vermine nous saute dessus à l'ouverture du placard, tant et si bien que ça brûle, et même ça mord et ça pique, et voilà pourquoi il vaut mieux la manger froide et être muni de ses couverts.

Ça ne nous préservera certes pas de son odeur pestilentielle ni de ses sarcasmes de vermicelle ; parfois ça nous prendra même aux tripes ; bref, ultime conseil : attention à la fausse route.

Quoi qu'il en soit, l'une après l'autre, chaque nouvelle a le délicieux goût du « reviens-y », un « reviens-y » pas insipide pour deux sous de table.

Extrait - « Les Inséparables », *Vermine !*, p 25-27

« - Laisse-moi conduire je te dis !

- Mais tu n'as pas conduit depuis vingt ans.

- Raison de plus ! répliqua Jeanne en lui arrachant la clé des mains.

Elle s'installa derrière le volant sans prendre la peine de régler les rétroviseurs. D'un revers de manche, elle essuya le sang au-dessus de sa lèvre. Quand elle entendit le déclic de la ceinture de Jean, elle se tourna vers lui, l'oeil noir :

- Et pourquoi donc attaches-tu ta ceinture ?

- Mais enfin, Jeanne...

Jean n'eut d'autre choix que de la détacher. Elle démarra et quitta le parking sans se soucier le moins du monde du stop de sortie.

- Je te rappelle que l'objectif n'est pas de tuer les autres...

- Tais-toi, coupa-t-elle.

Jamais il ne l'avait vue aussi furieuse. Il s'enferma dans le silence. Jean tressaillait chaque fois que Jeanne faisait une embardée, elle semblait hésiter à chaque instant entre les jeter contre une façade ou le pilier d'un pont. Quand ils arrivèrent aux abords de la Boivre, il comprit ce que son épouse avait en tête et ses cheveux se dressèrent sur l'arrière de son crâne. Jeanne accéléra, les roues mordirent sur le côté de la route, elle s'engouffra sur un petit chemin caillouteux dont Jean connaissait la destination. Combien de dimanches s'étaient-ils promenés sur ces berges plantées d'aulnes et de frênes, cueillant comme une bénédiction la lumière du soleil à travers l'épais feuillage ? La main de Jean s'accrocha à la poignée fixée au-dessus de la vitre, l'autre cramponna le siège. Jeanne accéléra encore, la voiture frôla deux arbres et plongea un peu avant le pont sur lequel ils s'étaient tant de fois penchés pour admirer le tumulte des eaux. La voiture flotta un court moment avant de s'enfoncer. L'eau rentrait de toute part, des objets oubliés dans les portières, vieilles cartes routières, bombe de dégivrant, rouleau de papier toilette, jusqu'à un Playmobil qui avait dû appartenir à Raphaël, se mirent à flotter autour d'eux. Malgré l'eau glaciale montant le long de leurs jambes, trempant le siège, coulant sur leurs manches, Jean n'osa pas bouger. Les roues touchèrent le fond. La sécheresse récente ayant considérablement réduit le niveau de la rivière, la voiture resta enfoncée à mi-hauteur. Jeanne et Jean restèrent assis sans rien dire, laissant l'eau remplir l'habitacle jusqu'à mi-poitrine. Jean alluma la radio à tout hasard. Contre toute attente les enceintes crachèrent un son étouffé, l'animateur du jeu des Mille Euros annonçait le superbanco. »



Contact PREFACE : preface33@orange.fr

Site Préface : <http://preface-blaye.fr/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/Preface-Blaye-140207133004556>

Infos littérature générale : <https://padlet.com/cendrinenuel/381zyeffoi4y1lj4>

Contact QUESKONFABRIK : <http://queskonfabrik.org> - queskonfabrik@gmail.com



Préface
Blaye

Responsable de la publication :
Jean-Marc Lapoumériou (président de Préface)

Dessin : Jean-Christophe Mazurie

Rédaction : Cendrine Nuel

Publication du 20 septembre 2022